Héritages -15

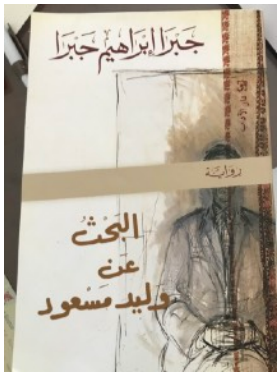
Taha Balafrej

Dimanche 20 septembre 2020

Tous les épisodes de cette série se trouvent dans mon Blog >>> tahabalafrej.com

71 Depuis l'épisode précédent de cette série, je me suis replié sur d'autres lectures, notamment des écrivains arabes contemporains. J'ai dressé toute une liste de romans que j'ai décidé de lire le plus rapidement possible. Parmi ces livres, celui de **Jabra Ibrahim Jabra** (1919-1994), La recherche de Walid Massaoud. Ce roman dépeint une société arabe du Moyen-Orient (musulmane et chrétienne) noyée dans ses contradictions, avec des personnages cultivés, révolutionnaires, libres, modernes, traditionnels, naviguant sous des régimes arbitraires et faisant face à un ennemi implacable, innommable. J'ai choisi d'entamer cet épisode avec un extrait de ce roman paru en 1978 (traduit en français et publié en 1988).

Cet extrait réitère d'abord cette nécessité que nous éprouvons à chaque fois de donner une définition du changement que nous voulons. Ensuite il revient à la finalité de ce changement qui est celle de la 'réalisation' de l'être humain capable lui-même d'en être l'acteur, le faiseur, avant de devenir contributeur au progrès humain. Cette 'réalisation' passe par une vision nouvelle, intégrale, des connaissances qui permet de construire l'alternative.



أول الثورة، هو أن تكون لك رؤية جديدة – في كل شيء، من الاقتصاد حتى الشعر – مبنية على معرفة حقيقية. كل شيء ترفضه يجب أن تعرف ما هو بالضبط، كي تتوصل إلى معرفة البديل. و هدف الرؤية في النهاية، بعد كل نظرية سياسية واقتصادية و فنية، بعد كل صراع و نضال، هو أن تحقق إنسانا أمثل، إنسانا حرا، إنسانا له أن يقتنع، وله أن يعارض، وله أن يرفض. إنسان كهذا، هو الذي في النهاية، سيجدد الأمة، سيعيد ميلادها ثانية، لتساهم في تقدم البشرية.

Cette vision nouvelle de l'individu : c'est ce qui reste à construire dans nos sociétés. C'est le combat qui n'a pas encore été mené. Nous avons imité, reproduit des modèles. Nous avons voulu prendre des raccourcis. Nous avons cherché à sauter des étapes. Nous soignons les vitrines. Nous n'avons pas fouillé dans nos souvenirs, nos erreurs, nos ratages. Individuellement et collectivement.

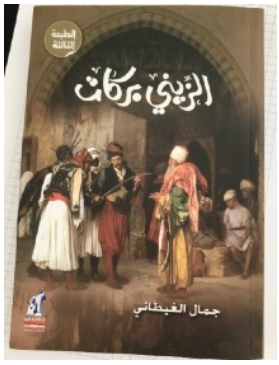
Le roman de Jabra Ibrahim Jabra, écrivain, poète, peintre, palestinien de confession chrétienne qui a officié dans les plus grandes universités, débute par ces phrases :
في الشباب نخجل من الاستغراق في الذكريات، لأن الحاضر و المستقبل أهم و أضخم. ولكننا مع تقدم السنين، يقل فينا الخجل من الانزلاق نحو الذكريات ... لتبيانها بشيء من الوضوح، لإقحامها في أسطر مفهومة.

Si en notre jeunesse nous avons honte de plonger dans nos souvenirs, cette honte diminue avec l'âge. Nous pouvons alors les dévoiler avec clarté, de façon compréhensible. Avons-nous atteint la maturité suffisante, l'âge idéal, pour réduire en nous la honte de notre passé ? Pour reconnaître nos défaillances et cesser de nous lamenter.

72 Dans cette liste de romans arabes, j'ai aussi choisi un livre d'un des romanciers les plus traduits et les plus lus, l'égyptien **Gamal Ghitany** (1945-2015). Il s'agit de Zayni Barakat publié en 1989 et traduit en plusieurs langues. L'auteur nous fait voyager dans la ville du Caire des années 1517 pour y retrouver les maux qui assaillent encore nos sociétés et qui ont pour noms : corruption, hypocrisie, espionnages, répression … Les ingrédients parfaits pour la destruction du lien social, de la confiance, de la dignité et de la stabilité.

L'auteur a été l'invité d'une **émission sur France Culture** le 7 mars 2011, c'est à dire dans les moments cruciaux de la révolution menée dans le cadre de ce qui a été appelé printemps arabe et qui allait emporter le régime de Hosni Moubarak. Dans cette émission, Gamal Ghitany est présenté comme « une grande, très grande figure égyptienne. Fondateur de l'une des principales revues littéraires du monde arabe, homme engagé qui a connu les prisons nassériennes et qui a toujours dénoncé la corruption du gouvernement égyptien ». Ghitany, dans cette émission enregistrée quatre ans avant sa mort, dit son soutien aux jeunes rebelles de Place Tahrir et explique la genèse du mouvement qui a mené à cette révolution.

Revenons au livre. Il fourmille de situations et évènements qui pourraient illustrer les propos de cet épisode. J'y ai choisi un passage très parlant sur les ratages qui ont conditionné le cours des choses dans notre région. Cela s'est produit en mai 1504, lorsque les imams, toutes tendances confondues, ont adressé dans leur prêche de la prière du vendredi dans les mosquées égyptiennes, un sujet d'une importance capitale pour leurs citoyens. L'éclairage public dans les rues du Caire y est présenté comme une infraction, un pêché au regard des prescriptions religieuses dans des termes durs et sans concession.



من أحلوا تعليق الفوانيس أمام البيوت والدكاكين ... ندخلهم في زمرة الكافرين. أهل كان رسولنا يمشي على هدى الفوانيس ؟
لقد أمرنا رسولنا الكريم بغض البصر عن عورات الخلق، والفوانيس تكشف عوراتنا، خلق الله ليلا و نهارا، ليلا مظلما و نهارا مضيئا. هل نكشف الغطاء الذي أمدنا الله به ؟ هذا كفر لا نقبله ...

Et le tour est joué. Ces imams traitent unanimement d'infidélité, de mécréance, les adeptes de l'éclairage public qui voulaient poser des lampes à l'entrée des magasins et ruelles.

Ces imams ne savaient pas que, cinq siècles plus tôt, l'éclairage public était déjà en cours dans les rues de la Cordoue Andalouse musulmane. Ils ne voulaient pas savoir que cet éclairage était pratiqué dans presque toutes les villes occidentales de l'époque. Laisser les rues plongées dans les ténèbres, en fait, participait de la même logique qui refusait l'illumination des esprits.
Là encore Dieu et son prophète, et surtout leur châtiment, sont invoqués pour stopper toute évolution, toute amélioration des conditions de vie des populations.

De tout cela il nous reste encore des bribes, plus ou moins enfouis, plus ou moins tenaces.

Ouvrons une parenthèse. Dans **un article du New York Times** publié en décembre 2010, le journaliste écrit sur l'exposition qui se tenait à ce moment-là à New York avec pour titre : les 1001 innovations de la civilisation musulmane. Il commence son article par ce dialogue qui a lieu dans le fameux film de **David Lean** «Lawrence d'Arabie». Le chef arabe assiégé, le prince Feisal, rappelle à son conseiller de l'armée britannique, **T. E. Lawrence**, la gloire passée des musulmans. «Vous savez, Lieutenant», dit-il, «dans la ville arabe de Cordoue, il y avait trois kilomètres d'éclairage public dans les rues quand Londres était seulement un village. »
«Oui, c'était génial», dit Lawrence. À quoi Feisal répond tristement: «Il y a neuf siècles».

En conclusion de son article, après avoir passé en revue quelques uns des apports des musulmans à la civilisation humaine, le journaliste remarque que la question de savoir comment ces fluides inventifs se sont-ils taris, ou comment ils pourraient être restaurés, n'est pas traitée dans cette exposition. Et il termine : « on se souvient, cependant, de la réponse de Lawrence au prince Feisal: 'il est temps de redevenir grand, mon seigneur'. »
Mais comment redevenir grand ?

73 L'éducation et les héritages immatériels sont intimement liés. On est (bien ou mal) éduqué aussi par nos héritages que l'on transmet à nos héritiers, qu'ils soient nos descendants ou autres qui nous survivront. Eduquer, s'éduquer, c'est actualiser des héritages, les évaluer, les comprendre, les trier, les valoriser, les abandonner, …seul ou avec d'autres.

S'il y a une chose qui devrait transparaître dans les épisodes précédents de ces héritages, avec leurs multiples digressions et fils de tapisseries, c'est bien ce lien. Si ce n'est pas le cas c'est que j'ai raté ces écrits et mes intentions n'ont pas été suffisamment explicitées.
Je vais essayer de rendre les choses encore plus claires dans les paragraphes qui suivent, en parlant directement du sujet.

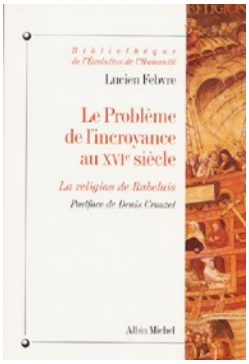
Il m'arrive encore à mon âge, lorsque je prononce certains mots ou lorsque je commets certains actes, d'entendre ma mère me le reprocher. Parfois je trouve qu'elle avait raison et je me reprends et me corrige. Parfois je trouve ses remarques complètement dépassées et inopportunes.

Quand j'étais petit je me rappelle de trois chocs qui avaient touché chez moi ce noyau de croyances que l'on injecte dans nos têtes d'enfants. D'abord lorsque j'ai rencontré sur une plage un petit français qui m'avait dit,

l'air parfaitement convaincu, que Jésus était le fils de Dieu. Une autre fois lorsque j'ai rencontré un citoyen d'Israël, puis une troisième fois lorsque mon frère aîné m'a annoncé dans l'obscurité de notre petite chambre que des gens voulaient tuer le roi.

Les héritages, ce sont aussi des habitudes, des blocages, des verrous, des croyances, des préjugés. Ils s'accrochent à notre intimité, ils font partie de nous. Nous nous débarrassons de certains trop flagramment immodernes, mais nous en gardons toujours quelques uns, les plus coriaces, inscrits dans nos gènes. Nous en prenons conscience mais nous ne savons pas comment, n'avons pas le courage de, nous en débarrasser. La liberté se conquiert. Quand vous héritez d'une mauvaise habitude, vous avez le libre-arbitre de vous en passer. Mais quelle force, quel courage, avez-vous de vous en passer ? Des verrous ? Ils sont identifiés, oui. Mais comment déverrouiller, avec qui ?

Croyances, traditions, us et coutumes ? Brûler les têtes des moutons au chalumeau en plein espace public, entourés de peaux de moutons sanguinolentes ? Prendre ses repas à plusieurs dans un même plat avec les mains sans s'assurer de leur propreté ? Attribuer la première place et la meilleure note obtenues à l'examen au seul soutien divin et présenter l'échec seulement comme punition divine ? Conserver dans leur sauvagerie préhistorique des rituels païens qui mettent à feu quartiers et biens publics ? Nous sommes comme cela, nous avons été élevés de cette manière. Et comme le fumeur qui sait que la cigarette nuit gravement à sa santé et qui n'arrive pas à s'en débarrasser, nous agissons comme si nous ignorions les méfaits de ces habitudes sur notre hygiène, notre bien-être, notre espace public, notre vie.



Se débarrasser de ces verrous n'est pas si évident que cela. Voici ce qu'en dit un maître incontesté en matière d'histoire, **Lucien Febvre** dans son livre Le problème de l'incroyance au XVIe siècle, paru en 1947 : « *on dirait que le problème est simple — qu'il est si facile pour un homme, si peu conformiste qu'on l'imagine d'ailleurs, de rompre avec les habitudes, les coutumes, les lois mêmes des groupes sociaux dont il fait partie — alors que ces habitudes, ces coutumes et ces lois restent en pleine vigueur ; alors qu'au contraire le nombre des "esprits forts" qui tentent de secouer le joug est infime.* »

Voilà où nous en sommes. Le problème n'est pas si simple, il le serait peut-être si le nombre des 'esprits forts' n'était pas infime. Mais d'où viennent les esprits forts ? Comment les former ?

Le changement vers une société plus juste, vers la liberté, vers la dignité des individus, passe par le courage, le sacrifice, par la volonté d'affronter les réalités et de se convaincre de la nécessité d'abandonner les croyances, superstitions et coutumes anachroniques. Et d'agir en conséquence. Rien d'autre à faire.

74 Dans quelles conditions entre-t-on dans la vie ? Avec quels héritages, atouts, handicaps ? J'ai eu l'occasion et le privilège ces dernières années de rencontrer, côtoyer, des centaines de jeunes et de discuter en profondeur avec des dizaines d'entre eux. Je crois pouvoir dire que je les connais suffisamment pour pouvoir porter des avis et en tirer des leçons. Leur entrée dans la vie n'est pas, pour le moins que l'on puisse dire, facilitée, tranquille.

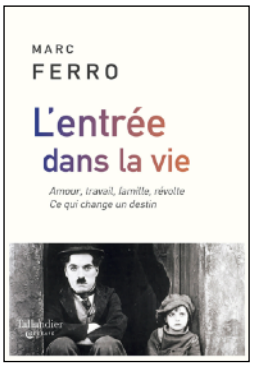
Au début de cette série, j'avais entamé la lecture du livre de **Marc Ferro** : L'entrée dans la vie, paru le 27 février 2020. En sous-titre : Amour, travail, famille, révolte, Ce qui change un destin.

« L'entrée dans la vie ? C'est-à-dire, suivant le sens commun, le premier travail payé, le premier amour, voire la première participation à la vie de la cité. Quelle part prennent les données familiales, religieuses, économiques, mais également les événements qui les encadrent ? Dans quelle mesure les aléas de l'existence, les évolutions liées à une maturation sociale ou personnelle peuvent-ils provoquer une rupture – l'équivalent d'une nouvelle entrée dans la vie ? »

Marc Ferro historien reconnu qui a dirigé l'immense ouvrage Le livre noir du colonialisme XVIe-XXIe siècle, de l'extermination à la repentance, paru en 2003, et auteur de Histoire des colonisations, paru en 1994 est allé plonger dans la vie de personnalités aussi diverses que Chaplin, Lénine, Bach, Khomeiny …

Dans un des chapitres de ce livre consacré aux jeunes des années 68, Marc Ferro annonce : « Souvent, cette prise de conscience des jeunes naissait au sein de la famille, où ils contestaient les fondements de l'autorité des parents. Il en avait toujours été ainsi, mais un phénomène nouveau amplifia la contestation des jeunes et

la rendit plus cohérente que jamais : la multiplication des mass media. La télévision, le disque offraient aux jeunes une culture parallèle en même temps qu'une vision globale du fonctionnement de la société. Une vision à laquelle la tradition universitaire et scolaire ne permettait pas d'accéder aussi directement, et que, souvent, les gens plus âgés, nourris de culture écrite, n'avait pas saisie : un facteur d'incompréhension réciproque. »
Nos jeunes n'échappent pas à ce constat d'il y a déjà un demi-siècle exacerbé par d'autres spécifiés et des héritages plus pesants.



Il arrive vers chez nous pour écrire : « Dans l'islam se développe un mouvement pour 'islamiser la modernité' en même temps que prendre la relève de la domination qu'exercent les pays du monde occidental. » Enfin, s'appuyant sur le défunt **Abdelouahab Meddeb**, il juge que « l'origine de cette 'maladie de l'islam' était bien que ce monde demeurait inconsolé de sa destitution, dont on ne saurait accuser le colonialisme et lui seul, puisque Singapour, Taïwan, la Corée du Sud ont pu devenir de 'petits dragons' ».

Revenons à nos jeunes. Comme cela est vrai pour tout le monde, la grande majorité de ces jeunes sont conditionnés par ce qu'on leur a appris dans leur entourage d'abord, dans la rue ensuite, sur les réseaux sociaux récemment et enfin à l'école avec tous ses cycles quand ils y parviennent. Les canaux donc sont à peu près les mêmes. Mais le contenu est différent.
Les jeunes ont reçu une éducation, une certaine éducation, si on peut l'appeler ainsi, dont les objectifs ont été malicieusement dessinés et, on peut le dire, patiemment atteints.
Des objectifs basés sur un certain nombre de causalités transformant l'éducation en véhicule de formatage, sans prendre conscience des risques qu'ils font courir à un terme plus long à l'ensemble de la société.
« *La soumission assure l'ordre. Le conformisme garantit la continuité. La dépendance facilite le contrôle. La peur assure la discipline. L'imitation bloque l'imagination qui ne peut être que subversive.* »
Cette logique, pourtant contraire au bon sens, s'est diffusée dans les classes d'écoles, dans les familles, dans les communes, les partis, …

Le résultat en est que la plupart des jeunes apprennent surtout à devenir des personnes qui reconduisent le même système mis en place pour eux. Ils apprennent à mémoriser plutôt qu'à réfléchir. Ils ont peur. Peur de Dieu, peur d'aller en enfer. Peur de prendre l'initiative. Peur de risquer. Peur de l'échec. Peur de la famille, des autorités. Peur du changement. Et tout cela ne vient pas d'hier. Tout cela vient de loin, très loin.

Dans les prochains épisodes de cette série, je reviendrai à d'autres aspects des problématiques qui freinent l'idée de changement chez nos jeunes et je donnerai des exemples de réussite dans l'émancipation de certains de ces jeunes. Je décrirai en détail les actions que nous menons pour y parvenir.

Je demande au lecteur un peu de patience et je l'en remercie…